ORAN

VILLE & ARCHITECTURE 1790-1960

Claudine Piaton, Juliette Hueber, Thierry Lochard

Photographies d'Alice Sidoli

Éditions Honoré Clair

[barzakh]

→ 11
Avant-propos
Claudine Piaton, Juliette Hueber, Thierry Lochard

→ 16
Oran : l'évolution urbaine
Thierry Lochard, Claudine Piaton

→ 44
Les acteurs de la construction :
architectes et commanditaires
Claudine Piaton

62 ←
Promenades architecturales

64
La vieille ville et le port

120
Les quartiers de l'hôtel de ville,
du lycée Pasteur et de la bibliothèque

190
Karguentah, Miramar et le front de mer

253
Haï Yaghmourassen et Haï Menaouer

278
Haï Médina Jdida, Sidi Okba
et Sidi el-Bachir

302
Le mont Murdjadjo et les anciens faubourgs

338 ←
Répertoire des architectes
Juliette Hueber

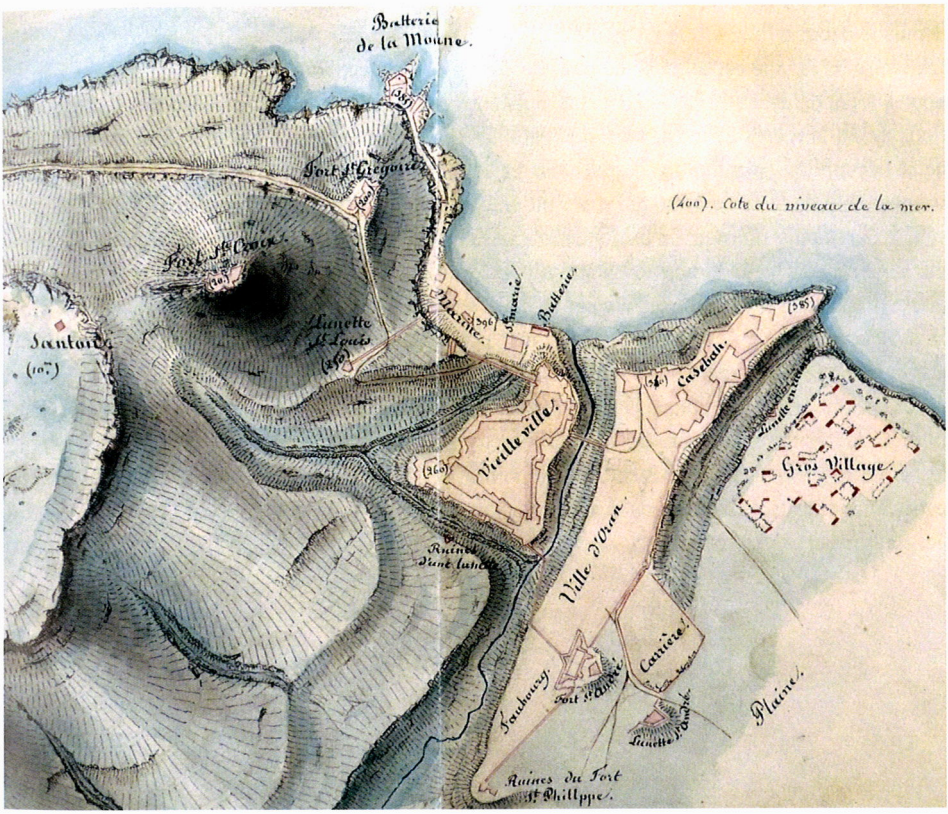
352 ←
Bibliographie

360 ←
Cartes des promenades

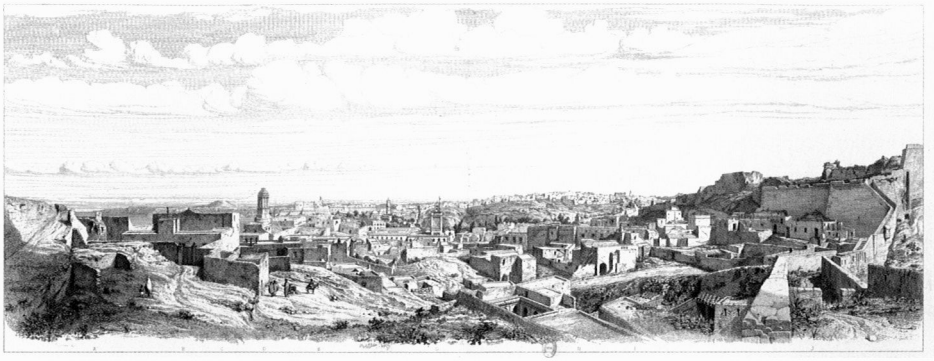
Cité heureuse et réaliste, Oran
désormais n'a plus besoin d'écrivains :
*elle attend des touristes**

Deuxième plus grande ville d'Algérie depuis la fin du XIX^e siècle, Oran demeure aujourd'hui encore peu connue et peu visitée, sans doute parce qu'elle ne possède ni la profondeur historique des cités millénaires méditerranéennes, ni la modernité manifeste de Casablanca ou d'Alger. Son patrimoine architectural et urbain est pourtant exceptionnel par son ampleur et son originalité.
La ville se caractérise d'abord par son organisation urbaine sur un territoire à la topographie accidentée. Ouverte au nord sur la Méditerranée, elle est divisée en deux parties par le profond ravin de Ras el-Aïn qui descend jusqu'à la mer : du côté ouest, la vieille ville espagnole et son port dominés par le mont Murdjadjo ; du côté est, le centre urbain de la ville coloniale française, qui s'étend sur le plateau de Karguentah entaillé par une succession de ravins plus ou moins profonds.

* CAMUS, 1954. En 1954, Albert Camus fait amende honorable après avoir, quinze ans plus tôt, décrit la ville de façon peu flatteuse.



EXTRAIT D'UN PLAN DE 1831. SHD, 1VH/1314



VUE DE LA VIEILLE VILLE DEPUIS L'OUEST, V. 1840. RAVOISIÉ, 1848, PL. 69-70

Au-delà de ces deux ensembles, des anneaux de faubourgs se développent de manière continue, depuis le début du XX^e^ siècle jusqu'à aujourd'hui, sur les grandes plaines du sud et de l'est.
L'histoire de la ville est aussi singulière. La conquête et le contrôle d'Oran par les troupes espagnoles à partir de 1509 jusqu'en 1708, puis entre 1732 et 1792, font disparaître les constructions arabo-berbères préexistantes, mais établissent un système de défense impressionnant. Les deux occupations ottomanes, entre 1708 et 1732 puis entre 1792 et 1831, après le violent tremblement de terre de 1790 qui a détruit une grande partie de la ville, sont en revanche de trop courte durée pour marquer en profondeur le tissu urbain ancien. Après la prise de la ville en 1831 par les Français, ceux-ci entreprennent d'importants travaux d'aménagement et de défense qui mettent en place les structures viaires et monumentales de la ville coloniale, parachevant ainsi la destruction d'une grande partie des constructions espagnoles du XVIII^e^ siècle. Enfin, depuis les années 1980, des pans entiers de la vieille ville, jugés insalubres et dangereux, ont été rasés.
À ces spécificités géographiques et historiques s'ajoute une répartition parfois chaotique des édifices sur le territoire, qui perturbe la perception d'ensemble du tissu urbain. Si l'homogénéité architecturale de quelques secteurs résulte de l'urbanisation rapide d'anciennes emprises militaires ou de petits lotissements, le paysage de la ville coloniale est fortement marqué par des confrontations et des ruptures urbaines et architecturales spectaculaires, qui résultent de juxtapositions d'immeubles disparates dans leur style, leur gabarit et leur emprise.
Pour rendre compte de la forme urbaine et de l'architecture du cœur historique d'Oran et des extensions de la période coloniale, plusieurs missions d'inventaire ont été conduites, *in situ*, en collaboration avec l'association oranaise Bel Horizon. Elles ont permis d'identifier plus de 800 édifices, dont un tiers sont signés et datés. Elles ont aussi permis d'appréhender la ville et ses quartiers, ses contrastes et ses avatars, ainsi que ses différentes strates d'occupation (espagnoles, ottomanes et française). L'ensemble de ces informations a été confronté à une documentation historique très riche : archives officielles et privées, articles de presse ou de revues spécialisées, études géographiques, et encore plans historiques d'ensemble ou de détail, espagnols et français.

Deux textes de synthèse portant sur l'évolution urbaine et les acteurs de la construction introduisent les courtes monographies de l'histoire de près de deux cent cinquante édifices, bâtiments publics et immeubles privés construits entre la fin du XVIII[e] siècle et le mitan du XX[e] siècle, sélectionnés pour leur représentativité ou, au contraire, leur caractère exceptionnel. Ces descriptions architecturales sont organisées en six promenades ; elles sont suivies des notices biographiques d'une centaine d'architectes actifs durant la période.

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans le soutien indéfectible de l'association oranaise Bel Horizon, de son président Kouider Metaïr et de ses membres, notamment Aziz Bouzidi, Hichem Mechich et Tewfik Timimoun, que nous remercions chaleureusement pour leur contribution.
Nos remerciements s'adressent aussi aux nombreuses personnes qui ont facilité le travail de recherche et d'inventaire conduit entre 2018 et 2020 : à Oran, nos hôtes au centre Pierre Claverie, père Jean-Paul Vesco, sœur Maisy Reding et leur équipe, M. Saddek Benkada, historien au CRASC, Mme Leïla Tennci, directrice de la bibliothèque CDES Sophia, Mmes Fadela Malkour et Souad Boukortt, bibliothécaires à la bibliothèque communale Zabana, l'équipe du commissariat de police de Sidi el-Houari ; en France et en Espagne, Françoise Roméo-Adrey, Paul Brunier, Jean-Pierre Blancard de Léry, Jacques Roman, Jean-Paul Nahon, Miguel Monjo, qui ont apporté leur témoignage et mis à disposition leurs archives familiales, Simon Vaillant à la Cité de l'architecture et du patrimoine (Paris), Sylvain Besson au musée Nicéphore-Niépce (Chalon-sur-Saône), Mercedes Volait et Manuel Charpy, directeurs successifs du laboratoire InVisu, qui a financé de 2018 à 2020, nos missions de terrain.
Que soient également remerciés les Oranaises et Oranais qui ont généreusement pris de leur temps pour nous faire découvrir leur immeuble et leur ville : père Thierry Becker (†), Dr Sid Ahmed Serradj, Mmes Bouzouina, Mme Fouzia Hachemaoui, M. Kamel Bereksi (Santé Sidi el-Houari), M. Mokrane Djebbar (ancienne cave Savignon), M. Mohammed Yahya (journal *El Djoumhouria*), M. Mohammed Cherfaoui, les responsables de l'Office national de gestion et d'exploitation des biens culturels protégés (OGEBC) au Château Neuf, ainsi que la chambre de commerce et d'industrie d'Oran.
Les auteurs remercient enfin Bulle Tuil Leonetti et Camille Hanen (InVisu) pour leur contribution active à la finalisation de l'ouvrage ainsi que Maryse Bideault, Alain Messaoudi, Nicolas Michel pour leurs précieuses relectures.



VUE VERS L'EST DEPUIS LA TERRASSE DU PANORAMIC.TL, 2019



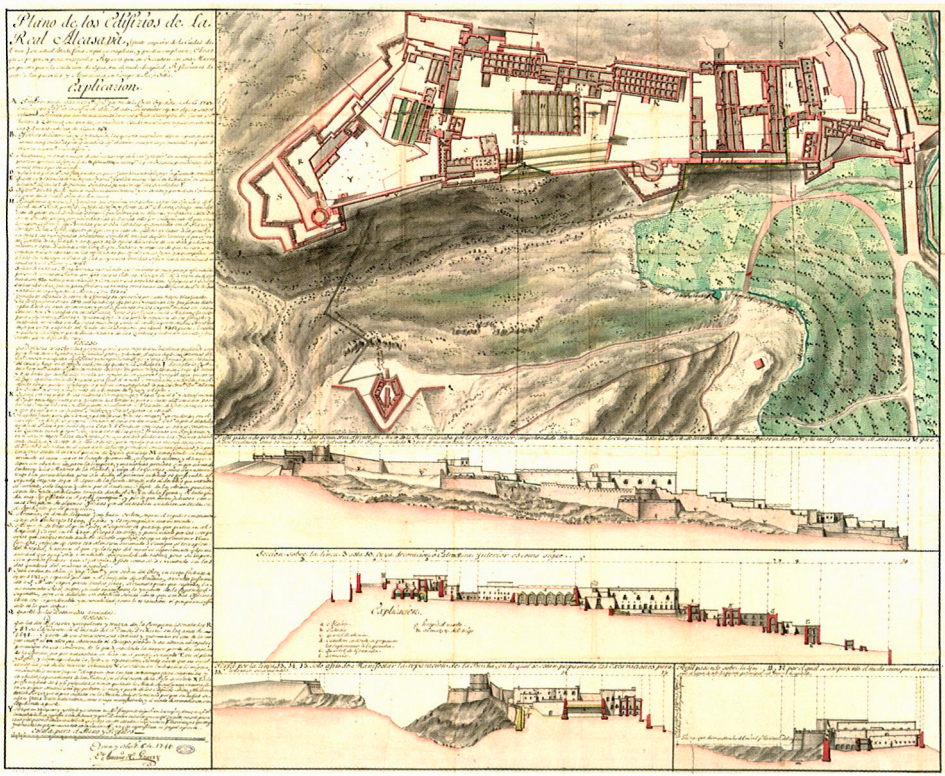
La promenade nº 1 regroupe les édifices les plus anciens d'Oran, répartis de part et d'autre du ravin de Ras el-Aïn, dans la ville espagnole, la Blanca (A), et son extension ottomane aux abords de Rozalcazar ou Château Neuf (B), unifiés par les aménagements réalisés à l'époque française. Le port (C) est aussi associé à cette promenade, que délimite à l'est le tracé de l'ancienne enceinte ottomane. Ces trois secteurs, bien identifiables dans la topographie urbaine, servent de cadre à la présentation chronologique des notices de cette promenade.

Rampe des Casernes-Neuves, rue Sidi-Lahouari
[1] La Casbah

Ingénieurs militaires espagnols, XVI^e^-XVIII^e^ siècles (fortifications) ; génie militaire, 1861 (caserne neuve)

Reconstruite par les Espagnols à partir du XVI^e^ siècle sur un noyau plus ancien dont la datation et la forme restent imprécises – la fresque de *La Bataille d'Oran* de la cathédrale de Tolède (1514) n'en offre qu'une représentation idéalisée –, la *Real Alcazaba* [citadelle royale] formait la muraille sud de la ville espagnole. Sa forme actuelle est le fruit de plusieurs phases de construction, dont certaines sont bien documentées par les archives espagnoles, telle la construction en 1691 par le comte de Charny, gouverneur d'Oran, de la double tenaille au pied du bastion et de la tour de la Campaña (extrémité ouest), ainsi que du bastion d'Yfre (puis Santiago) devant la tour sud. Entre 1737 et 1745, plusieurs plans rendent compte des travaux conduits à l'intérieur de la forteresse, comme l'aménagement d'un hôpital (1738-1741) par les ingénieurs Juan de Lafferierre y Valentín et Antonio de Gaver, ou la construction d'une nouvelle entrée aux armoiries d'Espagne, liée par une rampe à la porte sud de la ville ; nommée porte d'Espagne par les Français, elle fut classée au titre des monuments historiques en 1906.

Un plan espagnol de 1744 montre les bâtiments massifs en pierre de taille et à structure voûtée qui s'échelonnent, d'ouest en est, sur une succession de terrasses taillées dans

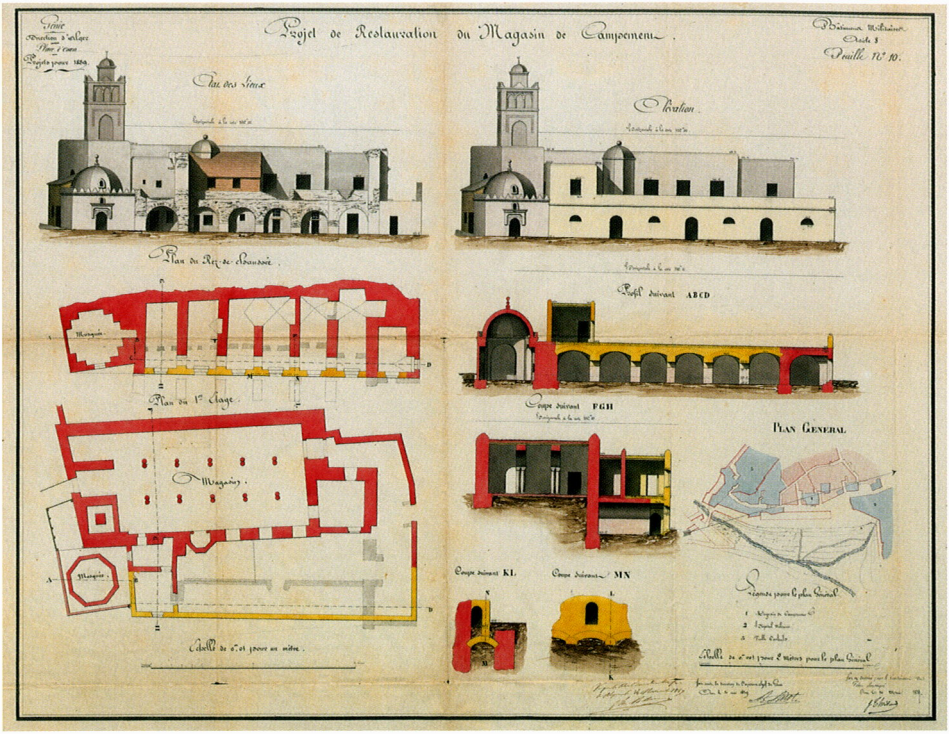


PLAN DE LA FORTERESSE, ANTONIO DE GAVER, 1744. AGS, MPD 13/147

Rue du Vieux-Château ; rue de la Vieille-Casbah

Mosquée et koubba de Sidi el-Houari et ancien magasin militaire [4]

Architecte non connu, 1793 (koubba) ; génie militaire, 1843 (magasin)



PROJET DE RESTAURATION, G. THIÉBAUD, 1839. SHD, 1VH1311

Ce complexe religieux, édifié durant la seconde occupation ottomane, se compose de la koubba du saint protecteur de la ville, Sidi el-Houari (751/1349-834/1439), d'un minaret et d'une mosquée avec dépendances. Sa date de construction se situe entre 1207/1793, sous le règne du bey Mohammed el-Kebir, et 1214/1799-1800, sous le règne de son fils, le bey Othman ben Mohammed ; ces deux dates correspondent à celles d'actes de habous relatifs aux aménagements, au salaire de l'imam ainsi qu'à l'entretien de la mosquée. La koubba aurait été installée à l'emplacement même de la maison où, entre la fin du XIV^e^ et le début du XV^e^ siècle, vécut et mourut l'« homme de science et de piété » Mohammed ben Omar el-Houari. En 1831, les militaires français occupent la salle de prière de la mosquée et la transforment en magasin d'approvisionnement puis, en partie, en bureaux et logements. Seule la koubba reste dédiée au culte musulman durant toute la période coloniale. En 1892, l'historien Corneille Trumelet la décrit ainsi : « une koubba ordinaire, à base carrée, soigneusement blanchie à la chaux. On y pénètre par une porte étroite. À l'intérieur, un cénotaphe en bois recouvre la tombe ; on aperçoit quelques drapeaux et des gravures représentant Bourakh, la monture du Prophète ; sur les murs, également blanchis à la chaux, des *ex-voto* : cierges, œufs d'autruche,



DÉTAIL DU PORCHE D'ENTRÉE DE LA COUR, FIN DU XIX[E] SIÈCLE. COLL. PART.

complètent la décoration du pavillon. » La fontaine aux ablutions est également une création coloniale qui a remplacé la fontaine originelle de plan octogonal représentée en 1832 par Genet. Seule la vasque sculptée en marbre blanc, dont « on nous a dit qu'[elle] venait d'Espagne, où elle avait été échangée contre une balancelle chargée de 5 000 fr. de blé », a été conservée.
L'attrait exercé par la porte, la fontaine qui la jouxte et la galerie accolée au mur de clôture est sans doute lié à leur décor proliférant qui, selon Louis Piesse, puise son influence dans les monuments de Tlemcen. C'est d'ailleurs en comparant l'architecture de la mosquée ottomane à celle des monuments almoravides de Tlemcen que Duthoit note la valeur de son appareil de pierre et la pauvreté de son décor : « si le maître de l'œuvre, le maçon est plus habile que ses devanciers, le décorateur ne leur est point comparable [...] À l'intérieur, [...] de décoration peinte ou sculptée, il ne faut pas parler car on ne peut citer que pour les blâmer les carreaux de faïence de provenance européenne qui entourent le mihrab [en partie disparus], ainsi que les découpes méplates creusées sur les faces verticales des chapiteaux, œuvre d'un tailleur de pierre bien plus que d'un sculpteur. »
Duthoit reconnaît néanmoins les qualités de l'espace : « Abstraction faite de tous ces détails, l'aspect général de cette mosquée, malgré sa froideur, est agréable à l'œil : la coupole paraît immense et pas un autre édifice de même genre en Algérie ne produit un effet plus religieux, aussi saisissant. [...] En somme, c'est un édifice original type de l'art turc en Algérie, qui n'est pas indigne de la distinction que lui fait son classement au nombre des monuments historiques. » Mais contrairement à ce que laisse penser cette conclusion écrite en 1872, il fallut attendre l'arrêté du 29 décembre 1906 pour que seul le minaret soit protégé, en même temps que la « porte d'Espagne » et la mosquée Mohammed El-Houari [4]. Ce minaret « authentique », qui se dresse à quelques mètres de l'angle occidental de la façade sud sur la rue de la mosquée, est alors décrit comme « un des plus jolis que l'on connaisse en Algérie ; il est en octogone et va en s'amincissant ». La mosquée, quant à elle, ne fut protégée qu'en 1952.
Adossée au mur de la mosquée le long de la rue Philippe, la petite maison identifiée comme la boutique du marchand de tabac Hassan, qui devint bey d'Oran en 1812, fut également restaurée en 1900 puis protégée au titre des monuments historiques en 1954 ; elle est aujourd'hui abandonnée.
Après l'indépendance, une nouvelle porte a été percée à côté du porche de 1864 pour faciliter l'accès à la salle de prière. La mosquée, ébranlée par les tremblements de terre, est aujourd'hui fermée à la prière et en attente d'une restauration.

Sources : ANOM, 55S/5 ; MAP, 80/123/1009, 81/99/7-142 ; Berbrugger, 1843 ; Ravoisié, 1848, pl. 66, 67 ; Fey, 1858, p. 272 ; Duthoit, v. 1872, p. 227-232 ; Reclus, 1902, p. 173 ; Piesse, 1882, p. 185 ; Jacqueton et Gsell, 1911, p. 83.

Rue Bougtob, rampe du Commandant-Ferradj
Jardin Cheikh-Ibn-Badis [16]
(ancienne promenade de Létang) ; monument aux morts (détruit)

Architectes : génie militaire, 1836 (promenade) ; Georges Wolff, 1925 (monument)

Comme le mentionnent les plaques du maître céramiste oranais Bartholomé Jorba disposées à chacune de ses entrées, la promenade a été « créée en 1836 par ordre du général de Létang, commandant la division d'Oran, sur l'emplacement des glacis nord et ouest du Château Neuf ». En 1840, elle est déjà « ornée de cent soixante arbres d'essences variées » sur une longueur d'un kilomètre, et en 1854 la partie sur la rue de Turin (Bougtob) est achevée. C'est en 1851 que le parc prend officiellement le nom du général de Létang, après que ce dernier en a fait la demande à la commission municipale. À cette date, le général, qui n'a plus de commandement en Algérie, y conduit des affaires privées ; il est ainsi détenteur de la concession d'une chute d'eau dans le ravin de Ras el-Aïn pour l'exploitation d'un moulin à farine.

Dans les années 1850 et 1860, alors qu'une route entre le port et la place Napoléon (du 1er-Novembre-1954) est à l'étude, une liaison est envisagée entre la promenade et un autre jardin à aménager dans le ravin d'Aïn Rouina, à l'est de la forteresse ; elle est refusée par les militaires pour des motifs de défense. La promenade de Létang continua donc à être « une véritable impasse » jusqu'en 1887, date à laquelle est ouverte la route du port (rampe du Capitaine-Valée puis du Commandant-Ferradj), le long de laquelle est créée la seconde entrée du jardin.

Propriété de l'armée jusque dans les années 1930, le jardin est aménagé en terrasses bordées de bancs, et doté d'un café-restaurant et d'un kiosque à musique. Il accueille en 1925 un monument aux marins morts pour la France : « une colonne d'ordre corinthien, nue, surmontée de quelque chose en cuivre qui est, paraît-il, la flamme du souvenir » ; il n'en subsiste aujourd'hui que le socle.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, le jardin est le lieu privilégié des promenades « les jours de musique militaire », lorsque se donnent les concerts du régiment des zouaves. Tous les guides



VUE DU PORT DEPUIS LE JARDIN, V. 1850. COLL. INVISU

de voyage du XIX^e siècle vantent sa vue imprenable sur la mer et le port, ses talus verdoyants et ses allées ombragées (palmiers, magnolias, belombras, eucalyptus, platanes) où se côtoient les « communautés de la ville ». À partir des années 1920, des articles de presse dénoncent cependant son mauvais entretien et sa fréquentation par « de nombreux individus de mine interlope et d'allures louches » ! Situé au cœur de la ville, mais dissimulé par les impressionnantes fortifications du château de Rozalcazar, il reste aujourd'hui encore à l'écart des rues animées et conserve sa mauvaise réputation.

Sources : ANOM, 1N17 ; *Guide Joanne (Algérie et Tunisie)*, 1862, 1911 ; *EgO*, 21/8/1924 ; *Algeria*, 12/1936 ; *VATM*, 15/3/1925 ; *AAf*, 13/3/1925 ; LESPÈS, 1938, p. 166, 180-181.

5, 7, 9, 11, rue Bougtob, rue Thuillier

[17] Immeubles de rapport (anciens immeubles Suissa)

Architecte non connu, v. 1870

En 1843, le projet d'ouverture de la rue de Turin est étudié pour desservir le bas du jardin Bastrana en remplacement de l'ancien chemin trop escarpé. Le plan de lotissement du jardin, établi un an plus tard, compte 47 lots. Les quatre immeubles de rapport sont construits simultanément sur les sept lots situés du côté ouest de la rue de Turin. Leur date de construction n'est pas connue mais, si l'on se réfère aux divers plans élaborés jusqu'en 1867, sur lesquels aucun des bâtiments ne figure, elle peut être estimée au tout début des années 1870.

En 1876, leur commanditaire, Abraham Suissa, un négociant originaire de Tanger, réside au n° 7. La vente par licitation de ses biens immobiliers en 1906 fournit une description très précise des quatre immeubles de la rue de Turin (nombre d'appartements, de pièces, de fenêtres, etc.) ainsi que de ses nombreuses propriétés à Oran (31 bâtiments au total). Sont notamment décrites les « deux maisons contiguës, de construction arabe et ancienne » situées aux n^os 6 et 8 de la rue Thuillier, à l'arrière de l'immeuble du n° 5, qui abritait dans les années 1880-1890 la direction des Domaines. Dans les années 1910, une partie de la famille Suissa résidait encore dans les immeubles. On ne connaît pas le nom du maître d'œuvre. Léon Auguste Dagne, l'architecte de la Grande Synagogue, qui résidait dans la rue au début des années 1880, pourrait en être l'auteur, mais l'état des sources ne nous permet pas de confirmer cette hypothèse.

Les quatre immeubles accolés s'étagent à la fois le long de la pente de la rue de Turin, et entre cette dernière et la petite rue Thuillier, la rue parallèle située plus de 6 m en contrebas, vestige du premier chemin. Ils présentent ainsi deux façades, une à deux étages sur la rue de Turin et une à quatre sur la rue Thuillier, à l'exception du n° 5, à un et trois étages. L'immeuble supérieur (n° 11), en tête d'îlot, possède également cinq travées ouvertes sur l'escalier aménagé le



VUE DES FAÇADES SUR LA RUE BOUGTOB ET L'ESCALIER. TL, 2019

2, boulevard Hammou-Boutlelis, boulevard de l'Émir-Abdelkader, 1, rue Benahmed-Lahouari

[40] Immeuble de rapport (ancienne maison Martignole)

Architecte non connu, v. 1880

Ce long immeuble de deux étages, caractéristique des constructions de rapport oranaises des années 1880, a été commandité par Émile Martignole, membre de la communauté française de Barcelone où il était « négociant en vin et denrées alimentaires », et présidait, dans les années 1890, la chambre de commerce française. Ses fils, également négociants à Barcelone, résidaient dans l'immeuble dans les années 1890-1900.

La construction, érigée aux débuts des années 1880, a remplacé un immeuble plus modeste connu sous le nom de maison Bosson. En 1923, lorsque la famille Martignole vend ses propriétés d'Oran, l'avis de licitation décrit la « grande et belle maison, au centre d'Oran, avec trois façades sur les artères principales de la ville ; terrain : 1 077 mètres. La façade principale est située boulevard Seguin sur une longueur de 54 mètres. Elle comprend dix magasins superbes avec appartement et dépendances intérieures. Deux grands magasins sont situés rue de Belleville et boulevard du 2e-Zouaves, sur des façades de 20 mètres. Deux entrées et trois escaliers desservent les étages comprenant vingt appartements de trois, quatre et cinq pièces. Sur la terrasse : douze débarras, quatre grandes pièces servant de dépôt donnent sur une grande cour au rez-de-chaussée ». Le rapport annuel de l'immeuble est alors estimé à 153 384 F et sa mise à prix est de 1 500 000 F. L'immeuble mitoyen du 3, rue de Belleville (détruit), qui est aussi une propriété Martignole, présente un seul étage et « une façade de 26 mètres ; terrain : 637 mètres ; quatre magasins : logement de deux pièces, cuisine, débarras ; quinze chambres à usage de meublé. Au rez-de-chaussée, grande remise et écuries » ; il est mis à prix à 225 000 F.



SUR LA GAUCHE, LA MAISON MARTIGNOLE, ANNÉES 1900. COLL. INVISU

4, rue Bouguetaya-Abdellah, rue Benhamed-el-Houari
[44] Siège de la Banque de développement local (ancien Mont-de-Piété)

Architecte non connu, 1889

Créé en 1880 par le conseil municipal, le Mont-de-Piété fut d'abord installé le long de la rue d'Arzew, à l'angle de la rue du Mont-de-Piété (Larbi-Ben-M'Hidi et Bahloul-Ahmed), dans un immeuble modeste remplacé dans les années 1930 par un imposant immeuble de rapport [112].

Comme l'indique la date portée sur la clé de l'arc de son entrée, le nouveau siège du Mont-de-Piété est construit en 1889. Situé dans le quartier du nouvel l'hôtel de ville, le bâtiment, en tête d'un îlot étroit, présente trois façades de style classicisant à tendance éclectique, qui exprime son caractère officiel. La façade principale, de deux niveaux sur soubassement, s'ouvre sur la petite rue Irénée puis Ozanam (Bouguetaya-Abdellah), qui offre peu de recul pour apprécier la composition d'ensemble des sept travées encadrées de chaînes d'angle et couronnées d'une balustrade, et la qualité de son décor. Celui-ci se concentre sur la travée centrale : une porte d'entrée monumentale en bois décorée de panneaux sculptés, au 1er étage un balcon à balustres porté par des consoles à volutes et, en couronnement, un fronton cintré dans lequel sont sculptées les armoiries de la ville. La porte ouvre sur le vestibule où un escalier en marbre à double volée conduit à la salle des guichets du premier niveau, éclairée par une verrière. On accède aux guichets situés dans le soubassement par une des rues latérales.



Aujourd'hui siège de la Banque de développement local (BDL), seule banque à proposer le prêt sur gage, le bâtiment est l'un des mieux entretenus du quartier.

Sources : Date portée ; AEO, plans 1888 et 1891, n. c.

PORTE PRINCIPALE SUR LA RUE BOUGUETAYA-ABDELLAH. AS, 2019

5, boulevard de la Soummam
[45] Immeuble de rapport (ancienne maison Champenois)

Architecte non connu, 1890

L'immeuble, daté de 1890 par l'inscription portée à son fronton, est le premier construit du côté nord du boulevard du Lycée (puis Gallieni et de la Soummam), sur la pente du ravin d'Aïn Rouina, dont le comblement avait été engagé à partir des années 1870. Il a été commandité par l'entrepreneur de travaux publics Louis Champenois (1821-1901), bâtisseur à la fin du XIXe siècle du port, du lycée et de l'hôtel de ville. Dès cette époque, l'immeuble est mentionné dans la presse locale comme la « maison Champenois », et les initiales E. C.

où sont installés cent pupitres devant lesquels travaillent cigarières et cigarettières. »

En réalité, les façades de l'édifice diffèrent peu de celles des immeubles de rapport au style éclectique du centre d'Oran : toutes les baies sont précédées de balcons à balustres ou à ferronnerie ouvragée, portés par de fortes consoles dont la forme varie selon la position au 1er ou au 2e et 3e étages, sur les travées centrales ou latérales. Seul le rez-de-chaussée, avec son large porche central et ses petites ouvertures fermées par des grilles, rend compte d'un usage spécifique, contrairement aux façades « industrielles » de la manufacture Bastos [31], conçue quelques années plus tard par le même architecte Flahault.

En 1918, la manufacture fut occupée par la Société anglo-algérienne maritime et commerciale (Saamca). Puis, après le transfert en 1923 de la Saamca à Saint-Eugène, le bâtiment du boulevard de l'Industrie fut repris par Juan March Ordinas (1880-1962). Cet affairiste espagnol était à la tête d'une « puissante maison de Palma de Mayorqua » qui, depuis le début des années 1910, faisait fabriquer chez son associé Jorro le tabac vendu au Maroc espagnol, dont elle avait le monopole. La manufacture est restée la propriété de March Ordinas jusqu'à l'indépendance, même s'il n'est plus fait mention d'Ordinas dans la presse oranaise après 1935. Devenu milliardaire, ce dernier avait poursuivi ses affaires florissantes en Espagne jusqu'à sa mort, en 1962.

Sources : Noms portés ; *EO*, 29/12/1911 ; *Les Nouvelles*, 2/1/1913 ; *ANI*, 1/1/1921, 26/2/1921 ; *Le Mercure africain*, 15/11/1921 ; *PO*, 1/8/1923 ; *Livre d'or*, 1925, p. 166 ; Archives Monjo.

FAÇADE SUR RUE, ANNÉES 1920. COLL. MIGUEL MONJO



Rue des Sœurs-Benslimane (a), ancien ravin d'Aïn Rouina (b)
[79] Immeuble Sonelgaz, immeubles en copropriété (a) et théâtre de verdure (b)

Architecte : Henri Cantié, 1953-1954 (a)

L'opération de construction, lancée au début des années 1950 sous la municipalité Fouques-Duparc (1958-1962), sur l'emplacement où avait été projetée en 1937 la Maison du peuple, constitue la dernière étape de l'aménagement de l'ancien ravin d'Aïn Rouina. Le programme comprend la construction, sur une surface d'environ 3 000 m², d'un grand immeuble en U destiné à abriter la direction régionale d'Électricité et Gaz d'Algérie (EGA, actuelle Sonelgaz), un hôtel des finances adossé à son aile est, et deux immeubles de logements en copropriété au sud. L'immeuble EGA, dont la façade principale ouvre au nord sur la rue el-Moungar, compte 12 étages dont 4 en sous-sol, s'appuyant sur un mur de soutènement de 14 m de hauteur, et 8 de bureaux et de logements de fonction. Les deux immeubles en copropriété (résidence Petit Vichy) s'ouvrent au sud de part et d'autre d'un square privé. Une partie des logements est réservée pour les officiers de la marine stationnés à Oran dans les années 1950, au moment de la construction de la base navale de Mers el-Kébir.

L'ensemble de style moderniste est dessiné par l'architecte Cantié, qui adopte une ossature en béton armé avec un remplissage en double paroi, intérieure en briques et extérieure en plaques de pierre reconstituée. Les



bandeaux de fenêtres, constitués d'un assemblage d'éléments préfabriqués, impriment un rythme horizontal à la façade nord, évocation de celle du palais du gouvernement à Alger. Les façades principales des immeubles de logements orientées est-ouest, pourvues de loggia, présentent un relief plus marqué.

À la même période, le théâtre de verdure est réaménagé du côté du ravin, au nord de la rue el-Mougar. Ce théâtre en plein air avait été créé en 1950 sur une partie du jardin du Petit Vichy. La capacité du théâtre est portée à 8 000 places, la scène est agrandie et une cabine de commande est placée sur un talus dans le fond du théâtre. En 1953, l'équipement est présenté comme unique en Algérie.

Sources : *Chantiers*, n° 13, 1953, n° 24, 1956 ; *LVM*, n°s 43, 46, 48, 1954.



FAÇADE NORD SUR LE RAVIN, V. 1955. COLL. INVISU

VUE EN PERSPECTIVE DES IMMEUBLES DE LOGEMENTS, SQUARE PRIVÉ, 1953. *LVM*, N° 43

LE THÉÂTRE DE VERDURE. AS, 2016

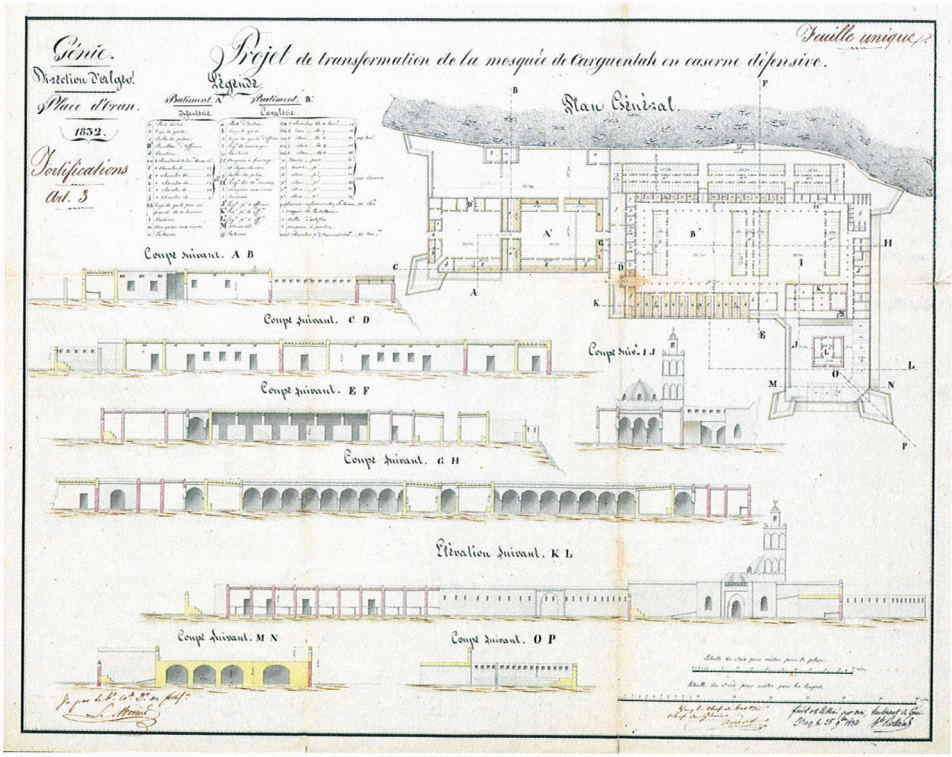
Avenue de Tripoli, rue Daifallah-Djillali

[81] Mosquée Mohammed el-Kebir (« Vieille Mosquée »)

Architecte non connu, 1793 (construction) ; Albert Ballu, Alexis Cognier, Henri Pellet, 1904-1922 (restauration)

La mosquée a été construite sur ordre du bey de Mascara, Mohammed el-Kebir, après sa prise d'Oran en 1792, pour lui servir de tombeau ainsi qu'aux membres de sa famille. La koubba est achevée en 1793 et le bey y est enterré en 1799. Lorsque les militaires français s'emparent de la ville en 1831, ils occupent l'édifice, alors situé *extra muros* à 700 m à l'est des remparts, sur le plateau surplombant la mer. Dès 1832, un projet est élaboré pour « transformer la mosquée de Carguentah en caserne défensive » destinée à la cavalerie (200 cavaliers) et à l'infanterie (150 hommes), de façon à « avoir constamment des troupes prêtes à parcourir la campagne et à prendre à dos l'ennemi qui tenterait de s'approcher de la ville ».

Les plans et les rapports de l'ingénieur du génie, Rolland, livrent une description très précise de l'édifice ottoman : « la mosquée proprement dite est une chambre carrée de 5 m de côté, sur l'un de ses angles se trouve élevé le minaret. Deux corps de bâtiment partent de la mosquée et forment deux côtés d'une cour rectangulaire dont la longueur est de 75 m et la largeur de 30 m. Les bâtiments qui enveloppent cette cour n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont composés d'une suite de petites chambres séparées par des murs de refend. Une galerie intérieure sert à la communication ; elle est, ainsi que



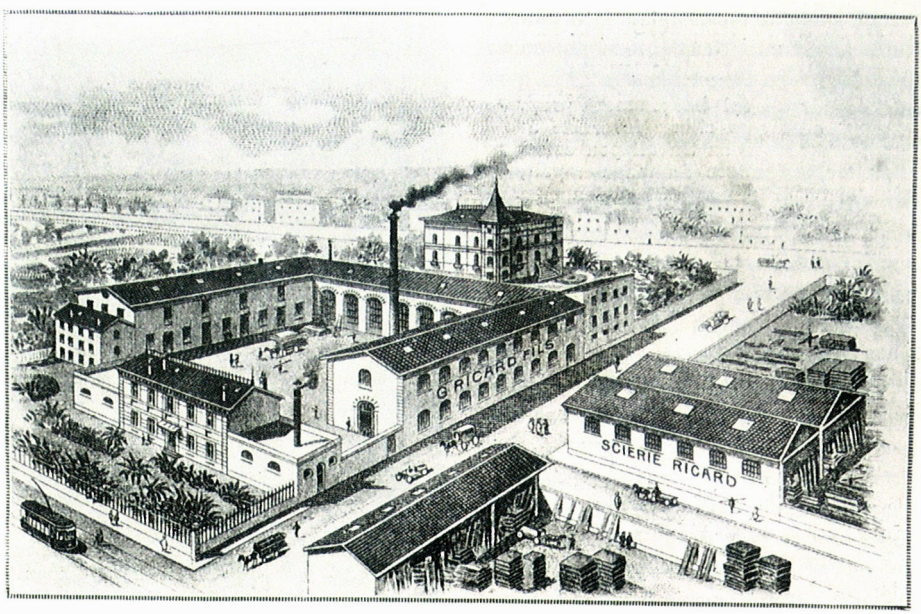
PROJET DE TRANSFORMATION DE LA MOSQUÉE, 1832. SHD, 1VH1310

Rue de l'Aspirant-Maoued-Ahmed (a) ; 23, rue Errazi (b)
[133] Maison et ancienne scierie Ricard (a) ; villa (b)

Architecte non connu, apr. 1886 (a) ; Gustave Seigle-Goujon, v. 1910 (b)

Sur le vaste terrain en pente qui s'étend le long de la rue Errazi depuis la rue de l'Aspirant-Maoued (Murat et Mirauchaux) s'étagent une maison et une série de hangars industriels organisés autour d'une cour dans laquelle s'élève une haute cheminée en brique.

Il s'agit de la résidence et des anciens ateliers de menuiserie et scierie de l'entrepreneur Gaston Ricard (1877-1954). Formé à l'École centrale de Lyon, cet ingénieur avait repris et développé l'entreprise familiale fondée en 1886. Il semble que celle-ci ait toujours été installée à cette adresse mais, si l'on en croit *Le Livre d'or de l'Oranie*, sa surface serait passée en quarante ans de 320 à 2 300 m². Spécialisée dans la « menuiserie de tous genres, [la] scierie, [la] fabrication de moulures de parquets, d'escaliers et d'accessoires pour agencement de magasins et de bureaux », l'entreprise Ricard avait notamment réalisé l'intérieur de la Banque de l'Algérie du boulevard Seguin [59]. Outre la cour entourée des ateliers, la vue à vol d'oiseau de la propriété publiée dans le *Livre d'or* montre la maison du directeur située sur le haut du terrain, le long de la rue Mirauchaux. La date de construction de la maison n'est pas connue, et l'autorisation de bâtir obtenue par M. Ricard en 1913, pour un « immeuble » (sans aucune précision), ne permet pas de conclure. Reste le soupçon avéré de sa datation postérieure à l'installation de l'entreprise, en 1886. De style Beaux-Arts pittoresque, la maison implantée sur la pente présente un étage à l'alignement de la rue et deux sur le jardin. La façade principale sur le jardin est dotée d'un grand escalier d'apparat, encadré de deux



Vue générale de la scierie mécanique Ricard Gaston.

VUE À VOL D'OISEAU. *LIVRE D'OR*, P. 165

Rue Zaïter-Abdelkader ; rue Belaïd-Abdelkader
[163] Cité Lamoricière

Architectes : Georges Blancard de Léry et Ernest Brunier, 1953-1954

L'immeuble, construit en 1953-1954, fait partie des toutes premières opérations d'habitat collectif destinées à la population « française musulmane », selon l'appellation de l'époque. Situé dans le centre d'Oran, dans le quartier musulman de la Ville Nouvelle, il a été réalisé par l'Office communal des habitations à loyers modérés dans le cadre du relogement des habitants expropriés lors de la construction du grand marché de Sidi Okba (marché Lamoricière) [164].

La barre de huit étages de style rationaliste compte quarante-deux logements de deux, trois et quatre pièces, ainsi que six boutiques au rez-de-chaussée. Son implantation en diagonale sur la parcelle permet d'orienter ses deux longues façades à l'est et à l'ouest, et de ménager deux cours en triangle reliées par un passage au centre de la barre. Les deux architectes, Brunier et Blancard de Léry, composent les façades en regroupant à chaque étage les baies et leurs trumeaux sous trois longues casquettes en béton, composition qui rend aussi compte de la distribution en trois cages d'escalier doublées d'ascenseurs. La structure est en béton armé et les façades sont composées d'éléments préfabriqués en béton, à l'instar de la plupart des réalisations des années 1950 de Blancard de Léry, qui avait mis au point ce système constructif rapide et économique.



Sources : *Chantiers*, n° 1, 1959 ; *LVM*, n° 7, 1950, n° 40, 1953, n° 58, 1955, n° 70, 1957.

FAÇADE OUEST, V. 1955. CDHA, 918 ORA

Rue Stambouli-Mohammed
[164] Marché Sidi Okba

Architectes : non connu (ancienne halle), 1899 ; Georges Wolff, 1953-1954

Le marché Sidi Okba, le plus important d'Oran pour les denrées alimentaires, a été construit à partir de 1953 à l'emplacement de l'ancien marché couvert Lamoricière. Ce dernier avait été édifié en 1899 pour abriter le marché arabe, qui se tenait précédemment en plein air au centre du Village Nègre. Des photographies anciennes montrent sa grande halle à trois vaisseaux couverts en bâtière avec lanterneaux de ventilation et charpentes en bois portées par des files de piliers en brique.

Le nouveau marché, construit par l'entrepreneur Henri Marti sur les plans de l'architecte Wolff, présente un long corps de bâtiment principal à deux niveaux avec grand porche central et, à l'avant, des échoppes réparties dans des blocs de plain-pied. Trois blocs devaient être disposés de part et d'autres de l'axe du porche, mais seul un coté fut réalisé. Il était aussi projeté d'ouvrir un boulevard dans l'axe du marché jusqu'au palais des Beaux-Arts ; nécessitant l'expropriation de huit îlots d'habitation, il ne fut jamais percé.

est située à l'intersection des deux ailes, dans l'angle sud-ouest de la parcelle.
Comme à l'école d'Eckmühl (Maître-Abed) qu'il construit au même moment, Blancard de Léry adopte un style Art déco moderniste qui privilégie les lignes horizontales : lignes des baies, joints horizontaux saillant des éléments préfabriqués des façades (éléments présents dans la plupart des réalisations des années 1950 de l'architecte), tandis qu'un contrepoint vertical est apporté par les lignes des descentes d'eau et celles des claustras de la tour.

À l'intérieur a été disposée en 1956 une peinture murale de « 3 m 85 sur 2 m 60, consacrée à la musique : "Concerto mozartien" », du peintre Maurice Bouviolle (1893-1971), représentant dans une veine surréaliste un groupe de musiciens.

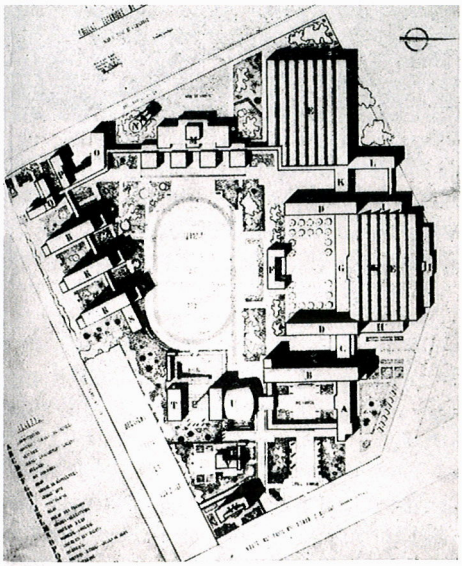
Sources : *Chantiers*, n° 13, 1953 ; *Algeria*, printemps 1957 et décembre 1958 ; KATEB, p. 30.

ENTRÉE ET COUR D'HONNEUR DU LYCÉE. TL, 2018

Avenue de l'ANP, rue Tolesane
Ancien lycée technique de garçons Les Palmiers [182]

Architecte : Raymond Adrey, 1954-1956

Le lycée, situé dans le lotissement des Palmiers créé au début des années 1950 sur le territoire de l'ancienne commune de La Sénia, couvre une surface de près de 8 ha et compte à son achèvement, en 1956, près de 29 000 m² de surface bâtie, dont 8 000 occupés par des ateliers.
Construit par la Société nord-africaine du bâtiment sur les plans de l'architecte Adrey, l'édifice se compose d'un ensemble de bâtiments au style rationaliste. Organisés autour d'un terrain de sport et bordés d'espaces vert, ils se regroupaient à l'origine selon leur fonction : quarante-deux salles d'enseignement général et spécialisé disposées dans trois bâtiments de un à trois étages, deux bâtiments d'ateliers couverts en sheds métalliques et reliés aux salles de classes par des préaux, un internat et une bibliothèque situés dans trois bâtiments de trois étages séparés par des jardins, un bâtiment des cuisines et réfectoires, un bâtiment de logements du personnel. Le plan initial prévoyait aussi une cour d'honneur accessible depuis l'avenue et desservant un grand



Légende du plan : A) *Administration.* — B) *Concierge, Classes spécialisées.* — C) *Vestibule.* — D) *Classes enseignement général.* — E) *Ateliers.* — F) *W.C. scolaires.* — G) *Préau.* — H) *Garage de bicyclettes.* — I) *Garage autos.* — J) *Amphithéâtre.* — K) *Préau.* — L) *Bureau des travaux.* — M) *Cuisines, Réfectoires.* — N) *Château d'eau.* — O) *Buanderie, Lingerie* — P) *Logement des agents.* — Q) *Infirmerie.* — R) *Dortoirs, Etudes, Salles de jeux.* — S) *Bibliothèque.* — T) *Gymnase.* — U) *Salle de conférences.* — V) *Logement directeur.* — W) *Logement personnel.*

PROJET, PLAN D'ENSEMBLE, 1954. *CHANTIERS*, N° 26, 1957

→ Oran

ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES, *Oran et l'Algérie en 1887 : notices historiques, scientifiques et économiques*, Oran : P. Perrier, 1888, vol. 2.

BABA-AHMED KASSAB Tsouria, KASSAB Nasreddine, BENKADA Sadek, KOHLI Abdelkader et VANDEVOORDE José, *Sur les traces de la modernité. 50 ans d'architecture : Alger, Oran, Annaba*, Bruxelles : Centre international pour la ville, l'architecture et le paysage, 2004.

BARDET Gaston, *Commune d'Oran, répartition en échelons d'après la topographie sociale*, Paris : [s. n.], février 1948.

BAUSSANT Michèle, « Sainte, synecdoque, relique ou trace. La statue de la Vierge de Santa Cruz d'Oran », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 161, 2013, p. 235-250.

BEKKOUCHE Ammara, « Un quartier nommé Ville Nouvelle. Du village nègre colonial à la Medina J'dida des Oranais », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. 98, n° 1, 2005, p. 114-121.

BEKKOUCHE Ammara, « Images d'Oran », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 23-24, juin 2004, p. 79-90.

BENDJELID Abed, « Oran : Ville, Vies, Visages. A. Larceneux, D. Geoffroy, G. Chazal », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 42, décembre 2008, p. 95-96.

BENDJELID Abed, « Oran face aux actions d'aménagement urbain d'Alger : similitudes, modulations et effets de l'image de la capitale sur les pouvoirs locaux », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 23-24, juin 2004, p. 91-110.

BENDRAOUA Fouzia, *La Gestion des villes maghrébines : une approche géomatique appliquée à la ville d'Oran, Algérie*, Puteaux : Presses de la recherche et de l'université, 2012.

BENKADA Saddek, *Oran 1732-1912. Essai d'analyse de la transition historique d'une ville algérienne vers la modernité urbaine*, Oran: Éditions du CRASC, 2019 (Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle).

BENKADA Saddek, « *El Misbah* : Premier journal jeune-algérien, Oran-Tlemcen (1904-1905) », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 79, mars 2018, p. 43-55.

BENKADA Saddek, « Cimetières et extension urbaine en situation coloniale : le cas du cimetière musulman d'Oran (1868) », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 68, juin 2015, p. 75-105.

BENKADA Saddek, « A Moment in Sephardi History: The Reestablishment of the Jewish Community of Oran, 1792-1831 », *in* Emily BENICHOU GOTTREICH et Daniel J. SCHROETER (dir.), *Jewish Culture and Society in North Africa*, Bloomington, IN : Indiana University Press, 2011, p. 168-176.

BENKADA Saddek, « Savoirs militaires et modernité urbaine coloniale. Le rôle des ingénieurs du génie dans la transformation des villes algériennes : le cas d'Oran (1831-1870) », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 23-24, juin 2004, p. 135-150.

BENKADA Saddek, « Un demi-siècle d'extension de l'espace périphérique oranais, à travers quelques exemples de politiques d'urbanisation (1948-1998) », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 13, avril 2001, p. 95-104.

BENKADA Saddek, « La création de Médina Jdida, Oran (1845) : un exemple de la politique coloniale de regroupement urbain », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 5, août 1998, p. 103-111.

BOUDJERIDA Zineb et DERKAOUI Nabila, *Patrimoine industriel en quête d'avenir. Reconversion des caves Gay à Oran*, mémoire pour le diplôme d'architecte, Mostaganem : Université de Mostaganem, 2018.

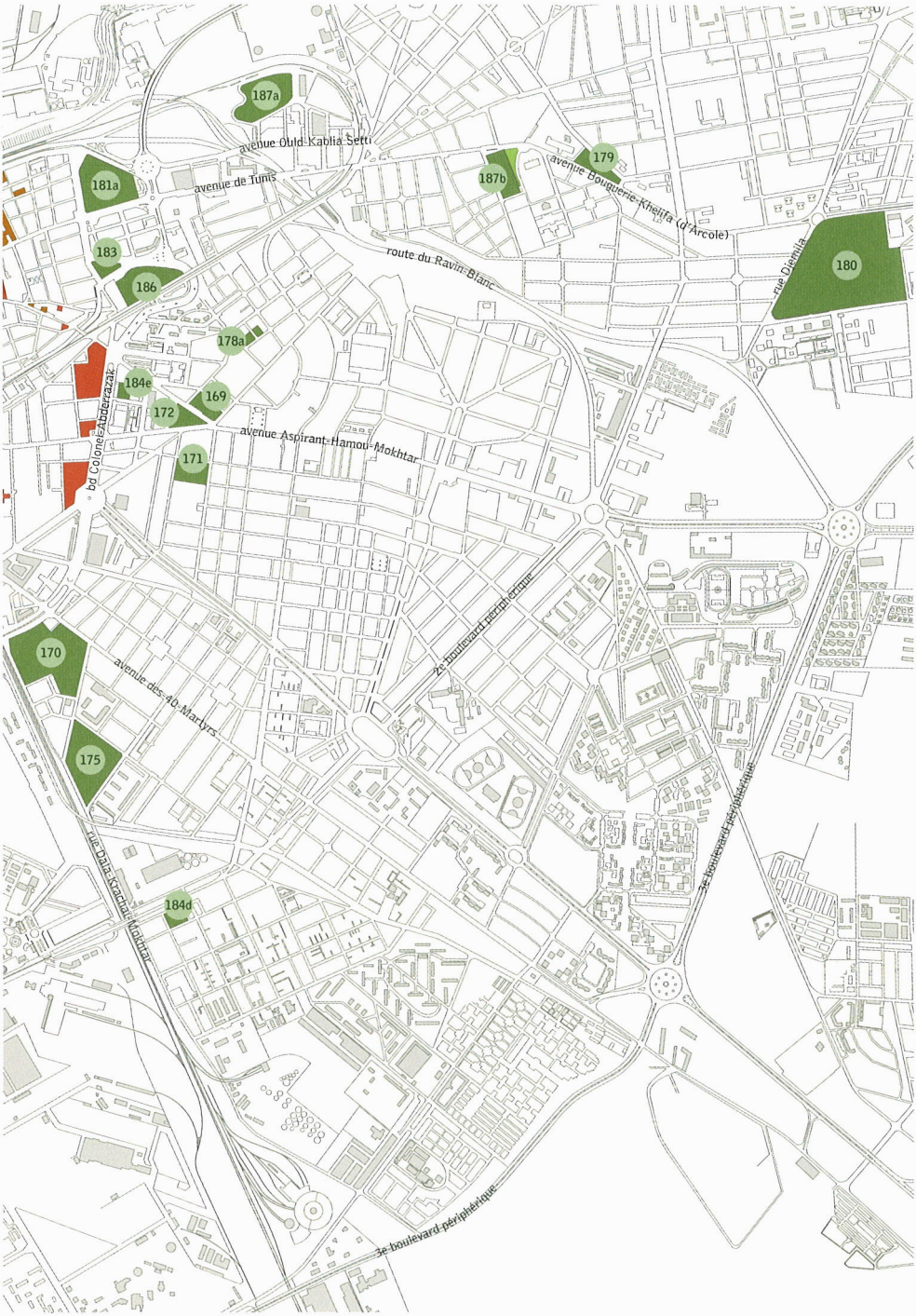
BRAVO NIETO Antonio, RAMÍREZ GONZÁLEZ Sergio et METAÏR Kouider, « De Diego de Vera a Juan Martín Zermeño: tres siglos de reformas en la arquitectura del castillo viejo de Rosalcazar en Orán, Argelia », *in* Julio NAVARRO PALAZÓN et Luis José GARCIA PULIDO (dir.), *Defensive Architecture of the Mediterranean*, vol. XII, 2020, p. 1077-1084.

BRUNIER Ernest J., *Travaux d'architecture*, Strasbourg : EDARI, 1933.

CÁMARA MUÑOZ Alicia (dir.), *Los Ingenieros militares de la monarquía hispánica en los siglos XVII y XVIII*, Madrid: Ministerio de Defensa, Asociación Española de Amigos de los Castillos, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2005.

CAMUS Albert, *L'Été*, Paris : Gallimard, 1954.

CAYLA Émile, *Embellissements d'Oran. Avant-projet de déplacement et de reconstruction du parc aux fourrages et des quartiers de cavalerie, percement du boulevard du Nord, prolongement du boulevard Malakoff, mémoire descriptif*, Oran : Impr. de P. Perrier, 1891.


187a
avenue Ould Kabla Setti
181a
avenue de Tunis
187b
179
avenue Bouguerie-Khelifa (d'Arcole)
183
route du Ravin-Blanc
186
180
rue Djemila
178a
184e
169
172
bd Colonel-Abderrazak
avenue Aspirant-Hamou-Mokhtar
171
2e boulevard périphérique
170
avenue des 40-Martyrs
175
3e boulevard périphérique
rue Dairi-Krachai-Mokhtar
184d
3e boulevard périphérique